

Le Département de danse de l'UQAM présente **Tribune 840 n°14**

Du spirituel dans la danse

Mercredi 7 décembre 2011 de 12h30 à 14h à la Piscine-théâtre

Département de danse de l'UQAM, 840 rue Cherrier, Montréal

Participants : Julie Beaulieu¹, Marie-Ève Clermont², Mariko Tanabe³

La quête spirituelle a depuis longtemps teinté le travail des chorégraphes modernes. L'histoire de la danse au 20^e siècle a été nourrie par cet élan vital qui se confond à la quête du sens et on pourrait même dire à la quête du corps. Le dieu dansant de Nietzsche « Je ne saurais croire qu'à un dieu qui saurait danser » suggère déjà l'aspiration à une incarnation de la spiritualité dans la chair.

Si les premiers essais d'intégration du spirituel dans la danse occidentale ont été teintés de naïveté et d'ethnocentrisme dans leur façon de s'approprier les apparences extérieures des rites religieux des différentes cultures du monde, il n'en reste pas moins que le désir de renouveler la pratique de la danse au contact de pratiques spirituelles vivantes a propulsé le développement de la danse moderne et contemporaine. Influencés par les traditions des peuples océaniques, les artistes de l'*ausdruckstanz* allemande ont suivi le peintre Vassily Kandinsky dans cette recherche du spirituel dans l'art qui a mené à l'expressionnisme abstrait en peinture puis à la découverte de la notion de présence en danse comme en témoigne l'œuvre de Mary Wigman.

Des philosophes, comme Robert Linssen n'hésitent pas à utiliser la danse comme métaphore d'un mouvement cosmique qui participerait à notre qualité d'être au monde. « . . . la danse envisagée comme expression d'un mouvement qui ne serait pas seulement physique mais auquel présiderait une inspiration spirituelle issue du mouvement de création du *vivant* toujours présent. » (Linssen, 1985)

Et c'est par un abandon, un lâcher-prise du rationnel, que plusieurs auteurs définissent l'acte créateur. Ce lâcher-prise qui passait dans les sociétés traditionnelles par l'identification à une divinité nous permet « la perte d'attention complète, l'extension de la conscience à toute l'étendue du possible, l'abandon à toute identification [. . .] » (Dussault, 1991, p.100)

L'engouement pour la spiritualité orientale et le travail somatique a marqué les artistes postmodernes dans leur quête de l'ici et maintenant. La valorisation du silence et du non agir chez John Cage a encore une fois rapproché les artistes de la métaphysique car pour reprendre les mots de Cage, le plus grand but c'est de ne pas avoir de but ce qui nous permet d'être en harmonie avec les modes opérationnels de la nature. (Cage, 1973, p.155) « Au commencement, dit le soufi, était la tristesse [. . .] tous les êtres sont nés comme soupirs. » (Dussault, 1991, p.15). Par cette métaphore incarnée, le soufisme révèle la relation entre potentialité et actualisation par le biais de l'imagination créatrice. (Dussault 1991)

Plusieurs artistes et chercheurs nourris par le développement des recherches sur les modes perceptifs se questionnent encore aujourd'hui sur cette part du spirituel dans la danse. En quoi la notion de soma repose-t-elle différemment la question de l'expérience spirituelle en danse?

Geneviève Dussault

Références:

Cage, John (1973), *Silence*, Wesleyan University Press.

Dussault, Jean-Claude (1991), *Au commencement était la tristesse*. Montréal : l'Hexagone.

Linssen, Robert (1985). *La danse cosmique*, Paris : Le courrier du livre.

Nietzsche, Friedrich (1883). *Ainsi parlait Zarathoustra*

¹ Julie Beaulieu : danseuse de Bharatanatyam, étudiante à la maîtrise en danse UQAM

² Marie-Ève Clermont : enseignante de yoga, pratiquante de la danse des Orixas, étudiante à la maîtrise en danse UQAM

³ Mariko Tanabe : directrice artistique de Mariko Tanabe Dance, praticienne certifiée en Body Mind Centering (BMC), chargée de cours au Département de danse de l'UQAM

Synthèse Tribune 840 n°14

Du spirituel dans la danse ?

« *La danse, c'est une façon de dialoguer avec l'invisible.* » (Zab Maboungou)

La 14^e Tribune 840 accueillait quatre danseuses pour tenter d'éclaircir la vaste question que pose la danse au sein d'une quête spirituelle. Leurs récits, teintés d'intimité, nous emmènent vers des territoires divers : ceux du monde et du corps.

« Au delà du danser pour danser ».

Julie Beaulieu, étudiante à la maîtrise en danse de l'UQAM, a été interprète en danse contemporaine pendant six ans avant de rencontrer le Bharata Natyam, danse traditionnelle du sud de l'Inde. Heurtée par la précarité du métier et l'incertitude qui font partie de la vie du danseur, elle a ressenti la nécessité de donner un nouveau souffle à sa pratique artistique, mais également de questionner le rôle de l'artiste et de l'art.

En Inde, « l'art pour l'art brille par son absence »⁴. L'artiste est en effet un intercesseur, passant de mondes en mondes, entre humain et divin, pour atteindre l'absolu, la délivrance ultime appelée *moksha*. Julie a trouvé ses réponses dans cet univers qui lui a permis de créer des liens entre toutes les sphères de sa pratique, entre sa quête spirituelle, déjà entamée à l'époque par la pratique du yoga et de la méditation, et la danse.

Marie Ève Clermont, elle aussi étudiante à la maîtrise, s'est également confrontée à une sorte de désillusion face au milieu de la danse, qu'elle vivait comme lieu de compétition et de rivalité, où l'on doit être performant avant toute chose. Elle n'y retrouvait pas le lâcher-prise et la sensation de liberté qui l'avaient amenée à étudier la danse à l'université. Sa pratique s'est donc orientée vers la technique Silvestre, fondée au Brésil par Rosângela Silvestre. Cette technique contemporaine allie danse classique et moderne avec le symbolisme de la danse des Orixás, partie prenante du rituel afro-brésilien du Candomblé. La recherche de Marie Ève, dans le cadre de sa maîtrise, s'attache donc à cette pratique en lien à une « expérience spirituelle, voire une expérience de transcendance. »

Nos deux premières intervenantes sont parties chercher une réponse à leurs questionnements au-delà du monde occidental, tout comme Mariko Tanabe, interprète et chorégraphe. Pendant de nombreuses années, elle a dansé à New York chez Martha Graham et Erick Hawkins, où la danse était partie prenante d'un tout, d'un « univers intégré, avec toute sa philosophie ». Mariko part ensuite au Japon découvrir les danses traditionnelles de son pays d'origine. Elle confie : « C'est comme si mon système nerveux savait déjà faire ces mouvements. C'est comme si une partie de moi qui avait toujours été perdue était là ».

Pour Linda Rabin, dernière intervenante de cette Tribune 840, danse et spiritualité ont toujours été liées : « ma quête spirituelle était aussi forte que ma danse mais je ne pouvais pas m'asseoir pour méditer » dit-elle. Son besoin de danser était évident, autant que son intuition qu'il existe quelque-chose qui nous dépasse. L'un et l'autre forment une sorte de tissage qui pousse Linda à toujours chercher dans sa pratique un au-delà des apparences, à aller voir ce qui est « en-dessous » chez les danseurs et dans le mouvement.

⁴ Demander réf à Julie.

Les quatre invitées entretiennent avec la spiritualité un rapport distinct, dépendant de leurs historicités respectives et de leurs manques à combler. Chacune a donc sa propre expérience du spirituel, voire sa propre définition. Entre autres, un aller vers l'invisible pour Julie, vers les origines pour Mariko. Sortir du corps performant pour Marie Ève, y entrer plus profondément pour Linda. Des mouvements donc, du dedans vers le dehors ou du dehors vers le dedans.

Vers le fondamental.

Il s'agit finalement d'aller vers un fondement, une essence. Un invariant qui rassure et projette à la fois. Pour Linda Rabin, le mouvement est l'expression de la vie. Tout est mouvement : la Terre, l'Espace, l'Univers, l'Être. « Danser est une manifestation de l'Univers » dit-elle. Du stade embryonnaire à la mort, l'être est en mouvement, en transformation perpétuelle. La spiritualité, pour Linda, c'est donc « être en connexion avec cette force de vie ». Danse et spiritualité se trouvent alors intimement liées dans sa pratique et dans sa réflexion, l'une exprimant l'autre en permanence.

Mariko Tanabe a davantage tendance à lier spiritualité et recherche d'appartenance. Née dans les années 1950 à Toronto, elle est de la troisième génération japonaise-canadienne. Un sentiment d'appartenance lui a donc souvent manqué, et cette carence l'a mise très tôt sur le chemin d'une quête profonde. « J'avais besoin de m'exprimer, de me manifester, d'être comprise du monde » confie-t-elle. La découverte du flamenco dans les années 1980 à New York lui a donné pour la première fois ce sentiment d'appartenance, lié à une force nouvelle dans son corps. Le voyage au Japon qui suivit l'a ensuite mise en contact avec une sorte de savoir préliminaire. Toutes ces expériences l'ont menée à s'interroger sur cette sorte d'intelligence du corps, dont l'écoute forgerait l'expérience spirituelle : « qu'est-ce qui se passe dans ma chair, qui me parle, qui m'inspire ? » se demande-t-elle. Le corps devient alors « véhicule », donnant accès à autre-chose de l'ordre du fondement. Un ailleurs.

On retrouve également ce « corps véhicule » dans le récit de Julie Beaulieu. Quand elle danse une pièce de Bharata Natyam, ritualisant sa pratique de cette danse, « Julie disparaît pour laisser place à ce que propose le répertoire au nom d'un idéal transcendant ». Quelque-chose d'englobant, de plus grand. Son corps devient alors « pont », « intercesseur », « lieu d'interstice », et permet la rencontre avec un invisible, un innommable, un absolu.

Marie Ève Clermont, quant à elle, parle d'un abandon dans le corps comme substance de l'expérience spirituelle. Cet abandon est libérateur, car il rend possible une sorte de connexion intérieure que l'étudiante nomme « la perte de l'égo ». La pratique de la technique Silvestre, en plus du défi technique qu'elle constitue et du plaisir qu'elle provoque en elle, lui permet de disparaître pour laisser place à autre-chose : « Toute la rationalité tombe. J'entre dans une autre sphère de moi-même » révèle-t-elle.

« Qu'est-ce qu'on choisit comme quête spirituelle ? »

Chaque quête est donc intime et personnelle. Certaines sont supportées par une collectivité, en ce sens qu'elles s'inscrivent dans une pratique nommée et partagée par une communauté culturelle, comme les pratiques choisies par Julie et Marie-Ève. D'autres sont plus diffuses et élaborées personnellement ; elles prennent alors sens pour ceux qui la construisent. Comme le remarque Linda Rabin, « c'est un cheminement, avec différentes étapes. Chacune offre ce qui est important pour nous sur notre chemin ». Ce qui reste constant, c'est un effet transformateur, un certain dépassement, un chemin vers un invisible.